

LE GAZETIN DE MADRID



II ANNÉE REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE NUM XX

PRIX DE LA SOUSCRIPTION
Madrid et provinces— Un an..... 10 francs.
» — Six mois... 5 fr. 50 c.
» — Trois mois. 3 francs.
On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

BUREAUX: CABEZA, 9, MADRID
Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.
Annonces à prix modéré et conventionnel.

PRIX DE LA SOUSCRIPTION
France et Portugal:— Un an..... 12 francs.
» — Six mois... 7 francs.
» — Trois mois. 4 francs.
Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

LUNDI 17 MAI 1880

SOMMAIRE

TYPOGRAPHIE POLYGLOTTE.

VALEUR DU TRAVAIL.

ÉCHOS D'ESPAGNE.—Travaux publics.—Situation des chemins de fer en Espagne au premier Janvier 1880 (suite).—Agriculture.

SECTION LITTÉRAIRE.—La Vallière.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER.—La conquête du pôle. — Conférence de M. de Lesseps.

VARIÉTÉS.—Le Marquis de Fontanges (suite).

MÉLANGES.

Annonces et avis divers.

TYPOGRAPHIE POLYGLOTTE

Le bon accueil que nous devons à nos lecteurs nous oblige à monter un atelier d'imprimerie, suivant les progrès de cet art admirable. L'importance de notre journal et des travaux, que nous avons en vue de faire paraître, nous l'exige.

Sur le titre TYPOGRAPHIE POLYGLOTTE les éditeurs du GAZETIN DE MADRID ont donc l'honneur d'offrir au public leur imprimerie pour toute sorte de labeurs de luxe ou de simples labeurs, en espagnol, en français, ou en toute autre langue étrangère.

Le bon goût, la correction et surtout l'économie sont les qualités qui distinguent notre maison.

La direction littéraire de l'imprimerie est parfaitement garantie aux auteurs.

La Rédaction de notre journal peut aussi se charger de toute sorte de traduction à faire.

S'adresser pour commandes et renseignements à l'administration du GAZETIN DE MADRID.

VALEUR DU TRAVAIL

Les transactions des hommes aboutissent toutes, en dernière analyse, à des échanges de services. Si, en général, elles ne nous paraissent point avoir ce caractère; si, au contraire, elles semblent consister presque toujours en *ventes* et en *achats*, en *travail* et en *salaires*, cela tient à une circonstance qui est venue changer le caractère apparent des choses, en facilitant d'une manière remarquable les rapports des hommes: la monnaie.

Par suite de l'emploi de l'argent, les hommes paraissent le plus souvent travailler pour recevoir: il faut toujours travailler ou donner le produit du travail pour qu'on travaille pour nous. C'est un échange de services et de services équivalents, puisque chacun est toujours libre de refuser ou d'accepter.

La nature ne fournit à l'homme d'une manière complètement gratuite que l'air et la lumière du jour; il faut qu'il ajoute à tout le reste par son travail. Elle fait croître nos récoltes, mais il faut que nous nous livrions à une foule de travaux, depuis le moment où nous préparons la terre à recevoir la semence, jusqu'au temps où le produit de la récolte aura été mis en état de servir à la nourriture de l'homme. Elle fait croître nos arbres, mais il faut que nous les abattions, que nous transportions le bois, que nous le

façonions de mille manières. La nature fait vivre aussi les animaux, mais il faut que nous soignons ceux qui vivent auprès de nous. Elle nous donne l'eau et le vent, mais nous devons construire les vaisseaux, les moulins et les machines que cette eau et ce vent doivent mètre en mouvement. Nous trouvons, dans le sein de la terre, les pierres, les métaux et tous nos matériaux; mais il faut les en extraire, les préparer, les convertir en outils, en appareils, en édifices. Nous y trouvons la houille, cette ressource si précieuse pour l'homme; mais il faut aller la chercher dans ses entrailles avec de grandes dépenses et la transporter au loin à grands frais.

Les choses n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont utiles, c'est évident. Cependant les choses les plus utiles n'ont quelquefois aucune valeur. L'air que nous respirons et la lumière du jour n'en ont point; l'eau qui nous est aussi indispensable que l'air et la lumière n'a qu'une faible valeur, parce qu'on n'a que la peine d'aller la chercher. Mais cependant l'air, le soleil et l'eau peuvent avoir quelquefois une très haute valeur. Le voyageur en Afrique, mourant de soif dans un désert, que ne donnerait-il pour un verre d'eau? Que ne donne-t-on pas au ingénieur qui parvient à introduire de l'air au fond des mines? Un fabricant ne paie-t-il pas le soleil de sa cour d'étendage?

La valeur des choses est, en général, la même que la valeur du travail nécessaire pour les produire. C'est un axiome d'économie politique.

Cependant, le manœuvre qui s'épuise tout le jour à tourner une roue ou à porter du mortier, peut trouver que l'avocat ou l'auteur qui travaille avec ses livres dans son fauteuil a une vie facile; mais il se trompe. Le travail intellectuel est très pénible, parce qu'il exige une grande tension de l'esprit; il est, en outre, bien plus difficile que le travail des mains: c'est ce que comprendront tant de gens qui répugnent même à écrire une simple lettre, à cause de la peine qu'elle leur coûte. Il est, par exemple, beaucoup plus facile de piocher la terre ou de porter du mortier sur son dos que de se casser la tête à calculer la quantité de terre qu'il faut déplacer pour faire passer une route dans un endroit et la distance où il faudra prendre la terre et la porter. Que de différence encore dans le travail intellectuel dont certaines personnes sont capables! Si un petit employé de bureau, ou un marchand dans un village, voyait ce que fait en un jour certain grand administrateur ou certain négociant de Londres, Paris, Hambourg, ou quelque autre grande ville de commerce, il aurait de la peine à en croire à ses yeux.

La difficulté du travail et l'habileté qu'il exige, voilà ce qui en fait la valeur.

Chacun sait, en effet, que la richesse et la prospérité de la nation sont dues à l'accroissement du travail et de l'habileté de ses ouvriers. C'est ainsi que dans les grands villes la richesse a crû encore plus rapidement que la population. Il y a certainement à Barcelonne ou à Mulhouse

vingt ouvriers quincailliers ou imprimeurs sur étoffes, pour un qui y existait il y a un demi-siècle, et cependant chaque individu est plus occupé qu'autrefois. A mesure que ces ouvriers augmentaient en nombre, parce qu'ils trouvaient de l'ouvrage, toutes les autres classes se multipliaient autour d'eux.

Nous voyons la civilisation répandre ses bienfaits de plus en plus également, et tendre à faire passer tous les lieux sous un même niveau. La nécessité forcera les campagnes à adopter les améliorations plus promptement qu'elles ne le font en général, et à suivre un peu plus l'exemple donné par les villes, où les progrès marchent avec une rapidité extrême. Il faudra sans doute faire de plus grands efforts d'intelligence, mais le résultat sera une augmentation de bien-être général. Qui pourrait s'en plaindre?

Ceux-là seulement qui ne savent pas que le bien s'achète toujours par un peu de peine; ceux aussi qui manquent de courage.

ECHOS D'ESPAGNE

TRAVAUX PUBLICS

Le Congrès des députés admet la proposition de loi, présentée par le Comte de la Encina, qui autorisera Don Francisco Garcia Padros à construire un chemin de fer, sans subvention de l'Etat, de la gare de Bazagona, qui appartient à la Compagnie du chemin de fer du Tage, à Plasencia.

SITUATION DES CHEMINS DE FER EN ESPAGNE

AU PREMIER JANVIER 1880

Réseau du Nord-Ouest

(SUITE)

Palencia à Ponferrada. Concession: 26 Février 1861.—250.500 kilom. En exploitation les 201.657 kilom. de Palencia à Bañuelos. En construction 48.853 kilom.

Ponferrada à la Coruña. Concession: 24 Septembre 1864.—310.000 kilom. En exploitation les 114.998 kilom. de Lugo à la Corogne. En construction 195.002 kilom.

Monforte à Orense. Concession: 2 Juillet 1873.—46.020 kilom. En construction.

Orense à Vigo.—Concession: 12 Mars 1863.—131.700 kilom. En exploitation les 56.765. kilom. de Vigo à Nieves, par la Compagnie des chemins de fer de Medina-del-Campo à Zamora et d'Orense à Vigo.

Lugo à Rivadeo, Loi 2 Juillet 1870.—105.000 kilom. Le gouvernement est autorisé à faire la concession. Le projet n'est pas approuvé.

Ferrol à Betanzos. Loi: 2 Juillet 1870.—50.909 kilom. Sans concession.

Santiago au port du Carril. Concession: 3 Janvier 1862.—41.089 kilom. En exploitation par la Compagnie de la Société du chemin de fer de Santiago au port du Carril.

Redondela à Marin par Pontevédra. Concession: 2 Juillet 1870.—20.500 kilom. Le projet est approuvé jusqu'à Pontevédra. Le reste est à étudier.

Léon à Gijon. Concession: 23 Novembre 1864.—107.000 kilom. En exploitation les 115.852 kilom. Des deux sections de Léon à Busdongo et de Pola-de-Lena à Gijon.

Sama-de-Langreo à Gijon. Concession: 16 Mars 1847.—38.542. En exploitation.

Sabero à El-Burgo. Loi: 2 Juillet 1870.—50.397 kilom. Sans concession. Projet approuvé.

Oviedo à Pravia par Trubia.—Concession: 12 Janvier 1877 et 11 Juillet 1878. En construction les 13.564 kilom. jusqu'à Trubia.

Villanueva à San Juan-de-Nieva. Loi: 18 Février 1873.—19.834 kilom. Projet approuvé. Le gouvernement est autorisé à faire la concession.

Zamora à Astorga par Benavente. Loi: 2 Juillet 1870 et 14 Juin 1878.—116.118 kilom. Projet approuvé. Le gouvernement est autorisé à faire la concession.

Pontevédra au port du Carril. Loi: 14 Juin 1878.—En étude par une commission du gouvernement espagnol.

(A suivre.)

AGRICULTURE

La Commission chargée d'organiser les séances du congrès d'agriculteurs et d'éleveurs, à Madrid, a décidé que l'inauguration aura lieu le 23 à l'Université Centrale, que les débats continueront pendant huit jours, et que le programme sera:

PREMIÈRE SECTION.—*Agriculture.*—1.° Quelle doit être l'organisation plus convenable à l'enseignement agricole, pour obtenir toutes les réformes nécessaires?

2.° Que faut-il pour faciliter à l'agriculture les capitaux à un intérêt médiocre?

3.° La culture des vignobles exige-t-elle des réformes? Quelles sont ces réformes? Ne faut-ils pas introduire d'autres systèmes pour la fabrication de nos vins, afin de satisfaire les exigences d'une consommation croissante?

4.° Etude des moyens employés contre le phylloxéra.

5.° Réformes que la culture de l'olivier exige. Fabrication des huiles.

6.° Comment la culture du céréale pourra-t-elle apporter du lucre en Espagne? Est-il convenable de propager cette culture ou de la limiter? Quelle culture pourrait la remplacer? Comment faire concurrence à l'exploitation américaine.

7.° Quelles sont les difficultés que la loi et l'administration publique présentent à l'emploi de l'eau des rivières et de l'eau souterraine pour l'arrosage?

DEUXIÈME SECTION.—*Industrie pecuaire.*—1.° Moyens à employer pour faire concurrence à l'industrie américaine.

2.° Perfectionnement de nos laines afin qu'elles puissent rivaliser, en Espagne, avec les laines étrangères.

3.° Quels sont les moyens à employer pour donner de bons chevaux au travail?

4.° Comment l'industrie pecuaire pourra-t-elle améliorer les races de nos porcs?

La Commission est formée par MM. Alonso Martinez, le marquis de Vallejo, le marquis de Monistrol, le marquis de San Carlos, Sagasta, le comte de Heredia-Spínola, Cár

denas, les ingénieurs agronomes Pequeño, Muñoz, Rubio et quelques autres personnes très distinguées.

Il est beau de voir dans ce chemin nos hommes de la politique.

SECTION LITTÉRAIRE

LA VALLIÈRE

Quand du royal amant qui fit d'elle une étoile,
Abandonnée, hélas! veuve de ses beaux jours,
La Vallière eut troqué, contre l'habit de toile,
La robe d'or et de velours;

Quand le fer, émondant sa blonde chevelure,
Eut donné; sans frémir, à ce buste si beau
Lattitude sévère et funèbre, l'allure
Que donne aux spectres le tombeau;

Quand tout ce qui chantait dans son âme en délire
Pour la terre, alambic où déborde le fiel,
Comme un hymne étouffé pour un sanglot de lyre,
Ne chanta plus que pour le ciel;

Quand elle eut bien pleuré, la pauvre délaissée,
O toi, consolateur de l'âme qui gémit,
Dieu! tu rassérénas sa poitrine oppressée...
La Vallière enfin s'endormit.

Elle eut des visions; et, du soir à l'aurore
Elle entendit—ce rêve agita son sommeil—
La voix du roi, la voix qui lui disait encore
Après le lever du soleil:

«Le vent baisait la fleur du lierre,
Les yeux rayonnaient à la cour...
Belle adorée, ô La Vallière,
Te rappelles-tu notre amour!

C'était au temps des hirondelles,
Tu planais aussi dans les cièux,
Et je prenais des citadelles
Quand je fus pris par tes beaux yeux.

Comme un parfum d'héliotrope,—
Moi qui devais, guerrier vainqueur,
De mon talon broyer l'Europe,
—Je m'insinuais dans ton cœur.

Quand nous courions à la nuit noire
Dans la forêt, sur le chemin,
Toi pour soleil ayant ma gloire,
Et moi pour guide ayant ta main;

Quand nous errions dans ce Versailles,
Au son lointain des violons,
Fouillant de mon pied les broussailles,
Et de mes doigts tes cheveux blonds;

Combien, à l'ombre des pelouses,
Tes yeux d'azur, divin miroir,

Ont fait tes rivales jalouses,
Et qu'il était doux de s'y voir!

En buvant dans ta main polie
L'eau fugitive du ravin,
Ivre d'amour, ô ma jolie!
Je m'éprisais Chypre et son vin.

Tu m'aimais comme la liane
Aime le tronc de l'églantier;
C'était le secret de Diane,
Secret connu du monde entier.

Le vent baisait la fleur du lierre,
Les yeux rayonnaient à la cour...
Belle adorée, ô La Vallière,
Te rapelles-tu notre amour!»

Et du cloître jaloux l'impassible tourelle
Lui rappela bientôt, par un son du beffroi,
Que si le roi, déjà, ne vivait plus pour elle,
Elle était morte pour le roi.

Et refermant son âme à la voix qu'elle adore,
La pauvre monne, hélas! dérobée au sommeil,
Redisait, tout émue et toute belle encore,
Après le lever du soleil:

«Le vent baisait la fleur du lierre,
Les yeux rayonnaient à la cour...
Mais, ô mon prince! La Vallière
N'attend plus rien de votre amour.

Aigle, vous prîtes ma pauvre âme,
Et Montespan tout mon bonheur,
Vous me quittez pour cette femme,
Je vous quitte pour le Seigneur.

Que de pleurs quand, par intervalle,
J'attachais de mes doigts nerveux,
Pour vous plaire dans ma rivale,
L'aigrette d'or sur ses cheveux!

Dévorant ma peine mortelle,
Je me suis traînée à genoux,
J'ai courbé le front devant elle
Pour être admise devant vous.

Régnez, ô prince! aimez encore,
Hantez Diane aux bois épais:
Ce que vous faites, je l'ignore;
Ce que je cherche, c'est la paix.

Tous mes soupirs, nés sous la soie,
Sous le cilice enfin sont morts.
Un roi m'immolait à sa joie,
Un Dieu s'immole à mes remords.

Il adopte l'abandonnée,
Et ce prauvre cœur agité
Qui fut à vous pour une année
Est à lui pour l'éternité.

Le vent baisait la fleur du lierre,
Les yeux rayonnaient à la cour...

Oubliez, prince! La Vallière
N'attend plus rien de votre amour.»

Avoir eu pour régner le charme nécessaire.
Le luxe suffisant pour écraser l'orgueil,
O songe! et n'avoir plus pour sceptre qu'un rosaire,
Et pour royaume qu'un cercueil!

Après bien des saisons, la prière immortelle
Rapprocha son amour de l'amour des élus.
«Puisque le roi, joyeux, but dans ma main, dit-elle,
O mon Dieu, je ne boirai plus!

Puisque j'ai, pauvre fleur au parfum éphémère,
Pleurant mon papillon sous les pins chevelus,
Seule, de son oubli goûté la coupe amère,
O mon Dieu, je n'aimerai plus!

Puisque mon âme est vide et que la terre est pleine
Des jours évanouis et des mois révolus;
Puisque j'eus tant de joie à vivre de ma peine,
O mon Dieu, je ne vivrai plus.»

Le doux chant de l'oiseau, ce clairon de l'aurore,
Ne la réveilla pas de son dernier sommeil;
Et la cloche du soir tintait pour elle encore
Après le coucher du soleil

Le vent baisait la fleur du lierre,
Les yeux rayonnaient à la cour;
Et, repentante, La Vallière
Avait expié son amour.

BAZEN-DESRUES.

ECHOS DE L'ÉTRANGER.

On lit dans l'*Américain register*: «Le capitaine J.-B. Eads, de Saint-Louis, qui en menant à bien les travaux de l'embouchure du Missisipi, a gagné la confiance du public et s'est révélé ingénieur de la plus grande habileté, a parlé devant un comité du congrès, le lendemain du jour où ce même comité reçut les explications de M. de Lesseps au sujet du projet du canal de Panama.

»Après une analyse consciencieuse du projet en question, le capitaine Eads a soumis au comité son idée d'un chemin de fer à navires à travers l'isthme, déclarant que ce projet est réalisable et bien moins coûteux que la voie d'eau proposée. Le public a été mis au courant des plans du grand ingénieur français; nous reproduisons seulement les paroles mêmes du capitaine Eads, dont l'expérience est grande, et qui a la confiance la plus entière dans le succès de son entreprise. Il écrit:

«Tout ingénieur intelligent qui se départira des anciens préjugés, et qui considérera la question de transporter des navires à travers le détroit par le moyen d'un chemin de fer sera certainement convaincu:

»1.° Que ce projet est absolument réalisable;

»2.° Que sur tout parcours où il est possible de percer un canal, il est plus facile de construire et d'appareiller un chemin de fer à navires, dont les frais seront moitié moins

dres que ceux d'un canal à écluses et trois quarts moindre que ceux d'un canal à niveau;

»3.° Qu'un chemin de fer de cette espèce peut être construit en un tiers ou en un quart du temps nécessaire pour construire un canal;

»4.° Que les navires de la plus grande dimension, pourront être transportés avec une vitesse quatre ou cinq fois plus grande, par le chemin de fer que par le canal;

»5.° Qu'un grand nombre de vaisseaux pourra être transporté journellement par le chemin de fer;

»6.° Que la grandeur du chemin de fer pourra facilement être augmentée pour répondre au besoin du commerce, sans interruption du transport, soit pour suffire aux plus grandes dimensions du navire, soit pour faire face à leur plus grand nombre.

»7.° Que les frais d'entretien et de roulement du chemin de fer seront beaucoup moins considérables que ceux du canal;

»8.° Que les frais généraux du chemin de fer seront moins considérables que ceux du canal;

»9.° Que le chemin de fer, pourra être facilement établi dans des endroits où il serait difficile de construire un canal;

»10. Qu'il est possible d'évaluer avec une exactitude minutieuse le coût d'un chemin de fer à navires et le temps nécessaire pour le construire, parce que les travaux seraient presque entièrement à fleur de terre, tandis que le canal serait une construction entièrement hydraulique, demandant l'emploi de l'eau et l'exécution de travaux sous l'eau. Il y a donc le danger d'être submergée ou interrompu par l'eau, ce qui rend tout calcul du temps et des frais de construction nécessaires de toute impossibilité. De sorte que les capitalistes ne peuvent savoir quels seront le temps et les fonds nécessaires, ni quels seront les profits procurés par l'exploitation du canal.»

Voilà bien une idée Yankee; juste au moment où le percement des isthmes et la recherche des routes inconnues abrégées est à l'ordre du jour, un Américain rêve de transporter les gigantesques navires du *Royle Mail* et de la *Pacific-Steam navigation Company* sur de simples wagons, comme on transite le canot d'un yachtan qui se rend aux régates.

LA CONQUÊTE DU POLE

Le triomphe éclatant du professeur Nordenskiöld rappelle l'attention sur la recherche du pôle Nord.

L'illustre finlandais qui vient de trouver dans le passage Nord-Est une nouvelle voie pour la navigation de la Suède, sa nouvelle patrie, a en même temps augmenté l'espoir, depuis longtemps nourri, d'arriver au pôle Nord.

Les anciens lecteurs de l'*Aéronaute* connaissent le projet du regretté Sivel; ils savent que l'étude en avait été faite avec le soin et la maturité d'esprit qui distinguaient le martyr de l'aérostation. (Voir l'*Aéronaute*, livraison de Septembre de 1872, pag. 137). Le commandant Cheine a présenté au public anglais un autre projet assurément bien inférieur à celui de Sivel.

Nous avons précédemment montré combien cette entreprise était peut sérieuse.

M. le commandant Cheyne continue le mouvement en faveur de son projet d'exploration, au moyen de trois ballons réunis par une carcasse solide. Ce dessein quelque'im-

praticable qu'il puisse être, a pourtant trouvé d'assez nombreux adhérents.

Le 7 Janvier, le Lord-Maire de Londres a reçu à Mansion-House une députation du comité polaire central de Londres pour l'envoi d'une nouvelle expédition au pôle Nord. Le commandant Cheyne a déclaré que cette entreprise pour laquelle ou aurait besoin d'un bâtiment à vapeur, de traîneaux et d'un ballon, coûterait 300.000 livres sterling. On espère réunir cette somme dans tous les comités locaux de la Grande-Bretagne. Les membres du parlement, MM. Pulston, le capitaine Redford Jeam, Charley et le docteur Kings ont pris part aux délibérations. L'aéronaute Coxwell a expliqué la façon dont l'expédition doit être conduite. Le lord-maire s'est empressé d'offrir la salle égyptienne de Mansion-House pour un meeting spécial au profit de l'entreprise et il a déclaré que comme sujet anglais, il désirait vivement que le premier pavillon planté au pôle soit le pavillon anglais.

Tout cela est fort joli, mais les objections qui ont été opposées au projet de Sivel peuvent être également opposées à celui du commandant Cheyne, sans parler des dangers de rupture que présentent les charpentes reliant ses trois ballons entre eux.

Ces objections consistent dans l'ignorance où sont les météorologistes du régime des vents sur les régions qui avoisinent le pôle Nord.

Mais précisément voilà que le professeur Nordenskiöld, qui vient d'être enfermé dans les glaces du Nord pendant neuf mois, a pris dans cette période de temps de nombreuses et importantes observations météorologiques. Il a notamment observé que, sur le trajet du passage Nord-Est, règne une sorte de mousson formée pendant une partie de l'année par des vents du Sud se continuant régulièrement et pendant une autre partie par des vents du Nord soufflant, aussi d'une manière régulière. C'est même le commencement de cette mousson d'automne et d'hiver qui sous l'influence du vent du Nord a gelé en une nuit la mer autour de la *Véga* et a causé les neuf mois d'hivernage. Il résulte de ce qui précède, qu'il règne au Nord de la Sibérie, pendant l'été, des vents du Sud qui porteraient un ballon vers le pôle; mais on ignore encore où après cela ce vent porterait les aéronautes. On ne peut nier pourtant que les observations de M. Nordenskiöld ne soient de nature à favoriser les études sur l'observation du pôle au moyen d'aérostats; mais il est bien à craindre qu'on ne puisse rien obtenir, tant qu'on ne possédera pas un moyen de diriger les appareils aériens.

CONFÉRENCE DE M. DE LÉSSEPS

M. de Lesseps, de retour en France, a repris ces conférences, et de Paris il est allé à Lyon où il a fait une conférence au palais Saint-Pierre.

Un public nombreux, l'élite de la société lyonnaise, était accouru pour entendre le grand ingénieur français. On y remarquait beaucoup de dames.

Relativement au point choisi pour l'emplacement du canal à creuser, le conférencier a fait connaître un détail curieux, c'est que, dans un manuscrit de Christophe Colomb, récemment retrouvé, le grand navigateur a indiqué Panama comme le point où devrait exister un détroit pour la navigation entre les deux océans. Or, c'est précisément

à l'endroit désigné par Christophe Colomb que M. de Lesseps veut ouvrir le canal; il n'y a pas de point plus favorable; à cet endroit la distance à traverser n'est que de 73 kilomètres, et il n'y a pas d'altitude dépassant 80 mètres.

M. de Lesseps dit qu'il a voulu, avant de faire un nouvel appel au concours des capitaux, faire une exploration à Panama.

Outre sa famille, M. de Lesseps avait emmené avec lui un nombreux personnel pour faire des études sur le terrain, il était accompagné de douze ingénieurs, de 150 employés divers.

Avec cette suite nombreuse, il a passé cinquante jours à parcourir l'Isthme. Personnellement, il a fait plus de quinze fois le voyage de l'Atlantique au Pacifique, et il n'a pas éprouvé la moindre indisposition. Ses enfants et madame de Lesseps ont fait des excursions nombreuses, s'exposant au soleil, aux pluies; les ingénieurs, tout le personnel ont travaillé avec ardeur sur toutes les parties du territoire, pénétrant dans les forêts vierges, dans les marais; on n'a pas perdu un seul homme.

Le climat de Panama ne présente donc pas les dangers qu'on paraissait lui attribuer.

Du côté de l'Atlantique, le canal partirait de la magnifique baie existant près de Colon, suivant ensuite la vallée du Chagres, puis au-delà des hauteurs du centre de l'isthme, se dirigerait vers Panama, en suivant sur une grande longueur la vallée du Rio-Grande.

D'après les devis bien établis par les ingénieurs et les offres faites par les entrepreneurs, on peut estimer à cinq cents millions seulement les dépenses que nécessiterait la création du canal.

On estime que le mouvement par ce canal sera de 6 millions de tonnes. A 15 fr. la tonne, cela représente 90 millions de revenu. La rémunération des capitaux engagés est donc largement assurée.

L'ouverture du canal de Panama ajoutera à la prospérité du canal de Suez. En facilitant le mouvement de circulation autour du globe, il développera forcément l'importance de la navigation.

Le canal, d'ailleurs, se fera avec ou sans l'agrément des Etats-Unis. C'est une œuvre neutre, qui n'est appelée à être contrôlée que par les intéressés qui fourniront les capitaux.

La neutralité du canal de Panama sera aussi réelle que celle du canal de Suez. Il ne se construit pas sur un territoire appartenant aux Etats-Unis, et la République colombienne saurait, au besoin, combattre toute immixtion.

Le discours de M. de Lesseps a produit un excellent effet et a été accueilli par de vifs et chaleureux applaudissements.

VARIÉTÉS

M. LE MARQUIS DE FONTANGES.

(Suite)

Le marquis sauta à bas de son lit, agita à les rompre toutes les sonnettes de son hôtel, et fit une si belle peur à ses gens, qui redoutaient ses accès de mauvaise humeur, qu'aucun n'osa passer le seuil de la porte.

—Viendrez-vous, drôles, faquins, marouffes! criait M. de Fontanges rouge de colère; et il carillonnait de toutes ses forces. Personne ne bougeait.

—Ils sont sourds, ces pendants-là!

Enfin, M. Jérôme, la mine allongée, s'avança timidement.

—Comment! on a peur de moi, à présent?

—Je ne dis pas cela... mais monsieur le marquis a sonné si fort...

—C'est-à-dire, monsieur Jérôme, que si je me sentais mourir, il me faudrait avoir la précaution de sonner tout doucement, autrement on me laisserait crever comme un chien, faute de secours. J'ai des serviteurs fort empressés, convenons-en.

—Mais j'assure à monsieur le marquis...

—Brisons là. Je pars à l'instant; faites préparer ma berline de voyage... Dans un quart d'heure, je veux être en route.

M. Jérôme s'inclina et sortit.

—Est-ce que madame la marquise songera à revenir? pensait-il.

Une heure plus tard, M. de Fontanges était sur la grande route.

Le jour même il n'était bruit que de la disparition du marquis. Tandis qu'on faisait maintes conjectures sur son brusque départ, M. de Fontanges, comme un tyran de mélodrame, le nez caché dans un manteau de couleur sombre et les yeux recouverts d'un large feutre, se promenait mystérieusement autour du couvent de... Un homme l'accompagnait: c'était maître Jérôme.

Le brave intendant avait l'air stupéfait.

—Oui, oui, deux échelles, disait M. de Fontanges en lorgnant le mur comme un larron; le moyen est vieux, c'est vrai, mais il est prudent et sûr. Vous les commanderez, monsieur Jérôme, et demain, à dix heures, nous les poserons le long de ce mur: l'une en dedans, l'autre en dehors.

—Monsieur le marquis enlève donc quelqu'un? demanda maître Jérôme.

—Quelle question!... Tenez, monsieur Jérôme, vous rêvez.

—Cela se pourrait bien; mais, je crois, avec raison, que monsieur le marquis ne rêve plus.

—Vite, écrivons, s'écria M. de Fontanges.

Il détacha une feuille de ses tablettes, et, après y avoir tracé quelques lignes à la hâte, il les glissa sous la petite porte indiquée.

La réponse ne se fit pas attendre:

«Merci! Tout est pour le mieux. Demain à dix heures, N'ayez aucun signal. Il éveillerait l'attention du surveillant et serait inutile, puisque je n'aurai garde de manquer au rendez-vous.»

Le marquis était aux anges.

—Tout marche bien, Jérôme, dit-il en lui frappant sur l'épaule; ah! je suis le plus heureux des hommes!

Le lendemain, à dix heures, M. de Fontanges était à son poste. Un carrosse l'attendait à quelques pas. Tout avait été prévu. Les échelles étaient faites avec un art merveilleux. Maître Jérôme en avait la direction. Il déploya l'une avec précaution, l'adapta au mur extérieur, grimpa comme un écureuil à son sommet, et parvint à faire descendre l'autre le long du mur intérieur.

—C'est une besogne faite, dit-il ensuite au marquis.

—C'est bien, descends.

Et M. de Fontanges prit sa place.

Il allait mettre le pied sur la seconde échelle, et gagner le

jardin de la communauté, lorsqu'une voix, qu'il reconnut pour être celle du domino rose, lui dit:

—Non, non, restez là, je vais vous rejoindre sans aide. Tenez-moi seulement la main quand je serai au port.

Le marquis obéit. Une forme blanche se dessina bientôt sur la sombre muraille du couvent; une main mignonne saisit la main de l'amoureux de la nuit, et la petite nonnette, cachée sous son voile, s'assit résolument sur le mur.

—Maintenant, monsieur, causons, fit-elle avec enjouement.

—Comment? causons! reprit le marquis stupéfait; y songez-vous? à une pareille heure et à cheval sur un mur?

—Mais on est très-bien sur ce mur.

—Vous voulez dire qu'on est aux quatre vents comme deux girouettes?

—En vérité, il vous sied bien d'être difficile, vous qui avez passé votre nuit de noces dans un fauteuil!

—Un fauteuil n'est pas un mur, quand le diable y serait!

—Comme on respire bien ici! continua la nonne.

—Je trouve qu'on gèle moi!

—Allez chercher votre manteau.

—Vous voudriez m'éloigner; mais je vous tiens et ne vous quitte plus.

—Alors, restons sur notre mur.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES

Un statisticien vient de faire un curieux calcul sur la quantité d'épingles fabriquées chaque jour.

Les manufactures de Birmingham, en Angleterre, tiennent le premier rang dans cette industrie et produisent quotidiennement environ 37 millions d'épingles; celles de Londres, de Strand et de Dublin en produisent 17 millions, soit une production journalière de 54 millions d'épingles pour l'Angleterre seule.

En France, les diverses fabriques de L'aigle, de Rugles, Paris, en produisent une vingtaine de millions et celles de Hollande, d'Allemagne et d'autres pays, 10 millions à peu près.

De sorte que l'on peut estimer supérieur à 80 millions le nombre des épingles fabriquées chaque jour, ce qui donne 29 milliards 200 millions d'épingles fabriquées chaque année.

Malgré cette énorme production, et quoique les épingles ne s'usent jamais, et se brisent bien rarement, on entend à chaque instant cette phrase: «Vous n'auriez pas une épingle à me prêter?» Si bien que les accapareurs, étant probablement fort rares, les épingles ne doivent disparaître de la circulation que par leur perte: on est donc forcé d'admettre qu'il se perd, chaque jour, quelque chose comme 80 millions d'épingles.

Voici quelques lignes du spirituel *Vert-Vert* dans sa Revue des Théâtres de Paris:

«Nous engageons vivement les personnes qui n'auraient pas encore vu les danseuses andalouses à ne pas tarder plus longtemps avant de se rendre à la salle Taitbout, où la meilleure société espagnole et parisienne n'a pas cessé de défiler depuis le mois de janvier dernier.

C'est ainsi qu'on y a vu successivement, parmi nos peintres, Gustave Doré, Ziem, Giraud, Clairin, Gérôme, Puvis de Chavennes, Renoir, Carolus Duran, Guillemet, et parmi nos musiciens, Léo Delibes, Lecome, Théodore de Lajarte, puis MM. Legouvé, Meilhac, Halévy, et parmi les artistes, Mmes. Rita Sangalli, Léontine Beaugrand, Laure Fonta, Céline Chaumont, Hélène Chervier, Irma Marié, Nilsson, la Patti et Nicolini.

L'avant-scène de gauche a été louée, pendant tout le temps qu'ont duré les représentations espagnoles, par le docteur Créado, follement amoureux de la señora Lola Gomez (une vertu farouche!) et lançant à l'étoile de la salle Taibout des bouquets de 200 et 300 francs du haut de cette loge.

Rien n'est plus curieux, au point de vue ethnographique, que ces danses espagnoles, s'exécutant pour la plupart en robes longues, en costumes quasi bourgeois, d'une coupe un peu arriérée, mais qui devient classique, à mesure que nous nous éloignons de l'époque de Goya, qui en a fourni les modèles.

Nous avons dit et nous répétons que la Gomez est une vertu solide...

Il en est de même, paraît-il, des autres danseuses de la troupe espagnole tout entière, qui vivent ensemble à l'hôtel sous la férule de l'impresario Calzadilla, qui ne tolérerait pas la moindre incartade au dehors. Une d'elles a demandé un jour, d'avoir sa chambre en ville... On s'est enquis immédiatement de l'heure du premier train pour l'Espagne et on l'a embarquée immédiatement pour Cadix.

Il est bien certain que, si un de ces ballerines avait goûté aux plaisirs parisiens et en avait parlé aux autres, la désorganisation de la troupe se serait rapidement faite.

Pour éviter le danger, M. Calzadilla a sévèrement interdit l'entrée des coulisses aux amateurs. Défense expresse de pénétrer au delà de la rampe.

Notre excellent confrère *La Méditerranée*, nous dit: Il y a, parmi les fous de l'asile Saint-Pierre, un musicien de grand talent, frère d'un pianiste célèbre à Marseille.

Il tient l'orgue à la chapelle de l'établissement et exécute supérieurement les compositions des grands maîtres. Ce fou à un culte pour Mozart et quand il est à l'orgue ou au piano, sa folie disparaît complètement. Vous diriez un virtuose réellement inspiré. Mais quand les accords cessent, quand il se sépare de son instrument, la folie reprend ses droits et le malade déraisonne. Explique qui pourra ses transitions brusques, ces changements subits.

Un autre pensionnaire a été chanteur en renom dans les théâtres de province; plusieurs d'entre nous l'ont applaudi dans *Robert* et dans la *Juive* pour sa voix de basse et sa belle prestance en scène. Il chante encore avec beaucoup d'expression et de goût; sa mémoire ne bronche pas, mais, dès qu'il se tait, sa physionomie s'assombrit et il retombe dans ses humeurs noires. Il est du reste à la force de l'âge et n'a pas quarante ans.

Qui pourra jamais déterminer exactement la faible et mystérieuse limite où la raison finit et la folie commence? Est-il bien sûr d'ailleurs que les plus fous soient dans les asiles? A voir ce qui se passe autour de nous, le doute est permis.

ANNONCES ET AVIS DIVERS

Fermiers exclusifs d'annonces pour l'Allemagne, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, Messieurs **G. L. Daube et Cie.**, *Compagnie générale de publicité à Paris.*

OS LUSIADAS DE LOUIS DE CAMOENS LES PORTUGAIS

TEXTE PORTUGAIS AVEC LA TRADUCTION ESPAGNOLE EN REGARD
ET LES COMMENTAIRES

Belle édition in folio, avec portrait: 8 francs

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION DU GAZETIN DE MADRID

VINS ET LIQUEURS

HIPÓLITO AVANZAYS E HIJOS

PREMIER PRIX A VIENNE, PHILADELPHIE, MADRID ET PARIS
MEDAILLE D'ARGENT A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

CAVES A VALDEPEÑAS

GRAND MAGASINS A GETAFE.--MADRID

Dépôts pour la vente en détail. $\left\{ \begin{array}{l} \text{Madrid, Carmen, 10.} \\ \text{Sevilla, Sierpes, 10.} \\ \text{Cadiz, Columela, 31.} \end{array} \right.$

L'AMMINISTRAZIONE ITALIANA

RASSEGNA ECONOMICO-ADMINISTRATIVO-COMPUTISTICA

Pubblica il Bollettino ufficiale delle Nomine, Promozioni e movimenti degli Impiegati
e gli Atti dei Collegi dei Ragionieri

DIREZIONE E AMMINISTRAZIONE:

Via Genova, lettera C. p. p. (presso Via Nazionale), Roma.

Anno: L. 10.—Semestre: L. 6.—Trimestre: L. 3.
Per l'Estero in più le spese di posta.

MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875

RIKKERS CONSTRUCTEUR A SAINT DENIS (SEINE)

14, RUE PETIT, 14,

MACHINES A VAPEUR PORTATIVES

DE 1 A 20 CHEVAUX

MONTES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

MACHINES COMPLÈTEMENT ENVELOPÉES ET ABSOLUMENT INDÉPENDANTES
DE LA CHAUDIÈRE

Ces machines d'une grande régularité de marche, d'une stabilité absolue, occupent l'emplacement le plus restreint. Conduite facile. Elles arrivent toutes montées et prêtes à fonctionner, garanties de tout vice de construction et essayées avant livraison.

LE GAZETIN DE MADRID

REVUE INTERNATIONALE HEBDOMADAIRE

PRIX DE LA SOUSCRIPTION

Madrid et provinces: un an 10 francs.
six mois 5 fr. 50 cents., trois mois 3 francs.
France et Portugal: un an 12 francs.,
six mois 7 fr., trois mois 4 fr.

Pour les autres nations et pour les colonies le port en sus.

On admet le reçu de la souscription en paiement des annonces.

Deux exemplaires d'un livre remis à la rédaction donnent droit à l'annonce gratis ou à une place dans nos revues bibliographiques.

Annonces à prix modéré et conventionnel.

BUREAUX: 9, CABEZA, MADRID

AGENCE DITE

OFERTA Y DEMANDA

PROPIÉTAIRES

RODRIGUEZ ET VIDAURRETA

Renseignements sur les produits du commerce, de l'agriculture, de l'industrie et des arts.

Dépôts de marchandises:

Molina Lario, 7, Málaga.

Cette maison publie un bulletin des prix courants et une feuille d'annonces en espagnol.

Prix: un an, 10 francs; six mois: 5,50; trois mois, 3 francs.

GRAN HOTEL DE ESPAÑA Y AMÉRICA

ESPECIALIDAD PARA FAMILIAS

Y ECONOMICO

56, RUE LAFAYETTE, 56
PARIS

LE COMPTABLE

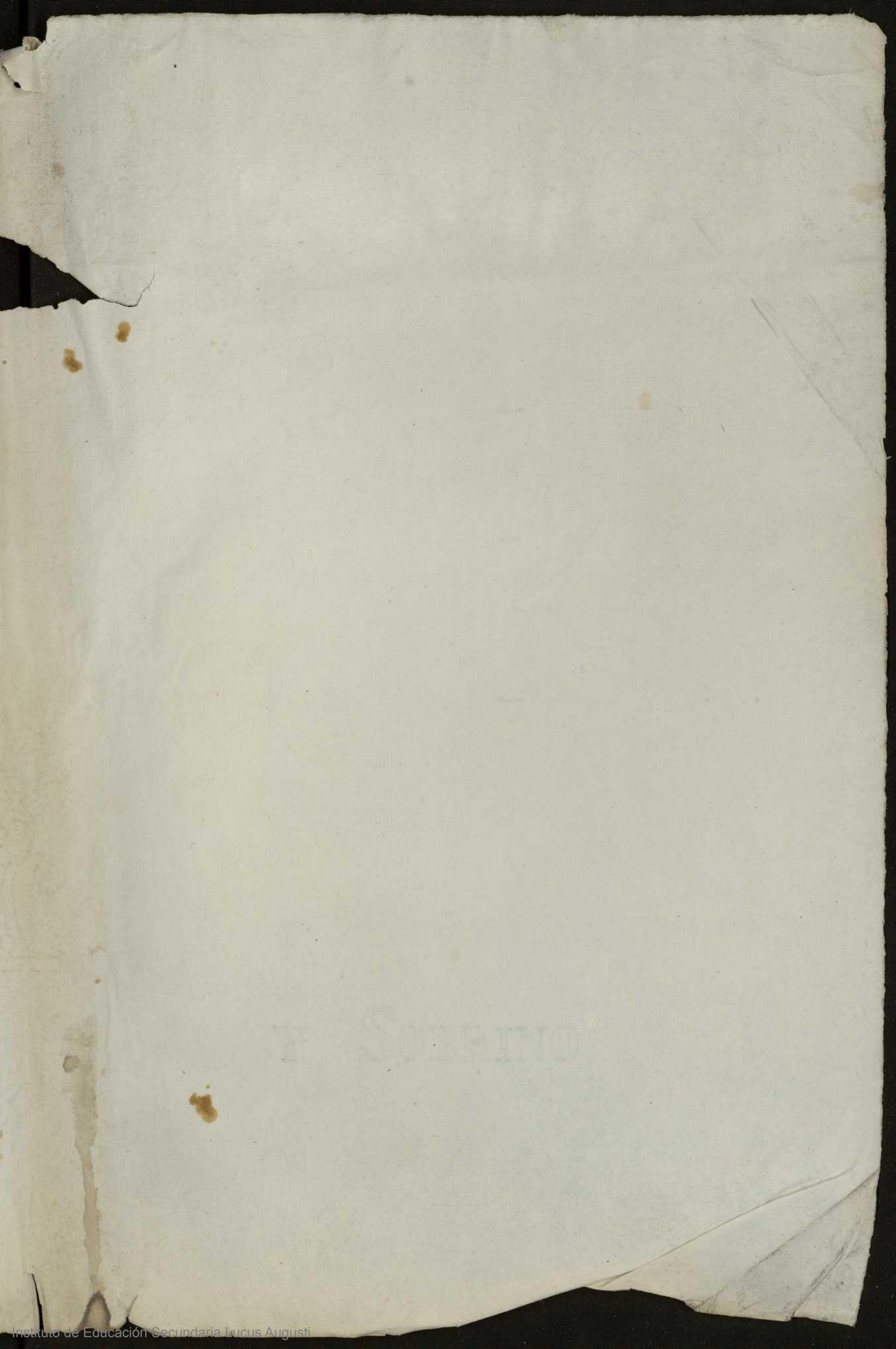
ORGANE COMMERCIAL, ADMINISTRATIF
ET FINANCIER

Paraissant tous les dimanches à Paris

Abonnement pour la France: un an 12 francs, six mois 6 francs. Pour l'étranger: un an 15 francs, six mois 8 francs.

Administration et Rédaction 2, rue Méhu





F. SERRANO

